

QPN
QUINZAINE
PHOTOGRAPHIQUE
NANTAISE

QUINZAINE PHOTOGRAPHIQUE NANTAISE

Dossier pédagogique

18 septembre > 04 octobre 2009



© La trocambulante

Pour toutes informations complémentaires, contactez :

Quinzaine Photographique Nantaise
c/o Hervé Marchand
4, rue Paul Ramadier
44200 Nantes
02 40 20 32 20 / 06 98 85 02 12
email : herve.marchand@bbox.fr

- 1 Consignes de visite
- 2 Présentation du festival
- 3 Introduction
- 4 La trocambulante, Nous deux
- 6 Anne Golaz, Scènes rurales
- 8 Olivia Gay, Les Ouvrières de l'Aigle et Les Dentellières d'Alençon
- 10 Vincent Debanne, Les Troupes de la Défense
- 12 Simon Høgsberg, We're All Gonna Die
- 14 Laurent Malone, Habiter
- 16 Raphaël Dallaporta, Esclavage domestique

CONSIGNES DE VISITE

Il est rappelé aux enseignants préparant une visite que :

- Les élèves sont sous la responsabilité des enseignants et des accompagnateurs. Aucun élève ne doit être laissé sans surveillance.
- Il est demandé aux établissements scolaires de prévoir un nombre suffisant d'adultes pour encadrer.
- L'effectif du groupe ne doit en aucun cas être supérieur à 30 élèves.
- Il est interdit de manger et de boire en présence des œuvres.
- Seul l'usage de crayons papier est autorisé : les stylos à bille ou à encre, les feutres, les compas et les paires de ciseaux sont prohibés.
- Il est interdit de s'approcher à moins d'un mètre des œuvres, et à plus forte raison de les toucher.
- Les photographies sont autorisées, mais sans flash.

Merci de votre compréhension.

PRÉSENTATION DU FESTIVAL

La Quinzaine Photographique Nantaise est organisée depuis 1996 par l'association du même nom.

C'est une équipe d'une quinzaine de bénévoles passionnés de photographie, qui d'octobre à septembre, chaque année, programme, organise, accroche et décroche les expositions que le public peut voir gratuitement lors de la dernière quinzaine de septembre.

Ce sont aussi les bénévoles sympathisants de la QPN, qui lors de chaque édition se chargent d'accueillir les visiteurs dans une dizaine de lieux répartis dans le centre historique de Nantes.

La QPN a l'ambition de promouvoir la photographie contemporaine, dans toute sa diversité, grâce à la présentation à un large public des images d'auteurs reconnus et de jeunes artistes au talent méconnu.

Visiter la Quinzaine, c'est effectuer un parcours à travers la photographie contemporaine...

La 13^{ème} Quinzaine Photographique Nantaise se déroulera du 18 septembre au 04 octobre 2009, dans divers lieux d'exposition du centre ville de Nantes. Cette édition explorera le thème de la nature humaine, autour des notions d'organisation, de société et d'habitat. L'année suivante, en 2010, le festival poursuivra cette réflexion sur l'homme, non plus dans sa relation à l'autre et à son environnement, mais dans son individualité propre.

Tous les photographes présentés cette année se sont intéressés à la manière dont les hommes vivent ensemble, se côtoient et évoluent sur un même territoire. Diverses problématiques sont abordées, se croisant souvent d'une exposition à l'autre. L'attachement à la terre, autour de la sédentarisation ou non d'un groupe social, est ainsi abordé à la fois dans les œuvres de Joakim Eskildsen sur les Roms d'Europe, dans les images de Jérôme Brézillon sur les Indiens d'Amérique, dans celles de Laurent Malone sur les terrains vagues marseillais ou dans celles d'Anne Golaz sur la disparition des domaines agricoles suisses. Les photographies d'Anne Golaz amorcent également une réflexion sur le travail et sur la disparition d'un savoir-faire, prolongée dans l'exposition d'Olivia Gay sur le travail des dernières dentellières d'Alençon, héritières d'une tradition en passe de disparaître. Les passages d'une exposition à l'autre sont nombreux et facilement déclinables.

L'objectif de ce dossier pédagogique n'est pas de fournir aux enseignants une visite clefs en main des différentes expositions, puisqu'il ne s'agit que d'un choix effectué parmi les différentes œuvres présentées au public. A ce titre, il ne vise pas à l'exhaustivité, mais donne des pistes de réflexion sur certaines photographies, pouvant aisément être mises en relation avec d'autres. Afin d'être exploité dans un maximum de disciplines, le contenu des images et des séries de clichés sera évoqué autant que leur aspect formel.

L'édition 2009 du festival met l'accent sur la diversité plastique de la présentation de la photographie. Certains clichés seront ainsi exposés sur support papier, tandis que d'autres le seront sous forme projetée, entraînant de nouveaux modes de réception. L'exposition organisée par La trocambulante permettra également d'introduire la photographie amateur, et son emploi dans l'art contemporain, interrogeant par la même occasion la question de la reproductibilité de la photographie et celle de la variété de ses supports.

Exposition Nous Deux au lieu unique
2, rue de la biscuiterie
Ouvert tous les jours de 15h à 20h

La photographie amateur réactualisée par les artistes

Alors que la prise en compte des images amateurs est encore récente dans le domaine de l'histoire de l'art, son exploitation comme matériau par les artistes est beaucoup plus ancrée dans les pratiques. Les surréalistes les utilisaient déjà pour leurs collages et affiches, et des artistes tels que Christian Boltanski ou Hans Peter Feldmann ont poursuivi l'expérience depuis les années 1970. S'inscrivant dans une démarche comparable, La trocambulante est une association à vocation artistique qui récolte des photographies amateurs, les classe et les archive. Toutes ces photographies sont ensuite à la disposition des créatifs ou des graphistes, qui peuvent les employer dans leurs productions. La photographie n'est, ici, pas une fin en soi, mais un outil pour la production d'œuvres intégrant ces images.

La reproductibilité de l'image photographique

Les clichés exposés au lieu unique ne sont pas des originaux, mais sont des tirages, agrandis pour l'occasion. Les images changent donc non seulement de format, mais également de support : elles quittent le support du papier argentique pour celui du papier affiche. La réception des images évolue également, passant de la manipulation d'un tirage de petite taille à la présentation frontale d'une photographie de grandes dimensions collée au mur. Par ce biais, c'est le caractère reproductible de la photographie qui est mis en avant. En effet, la photographie peut être reproduite à l'infini, autant en multipliant des tirages d'après négatif, et maintenant d'après un fichier numérique, qu'en étant imprimée dans un journal ou un livre. Un ensemble de revues et de publications auxquelles La trocambulante a participé sont montrées dans des vitrines au sein de l'espace d'exposition, afin de présenter simultanément une même image au mur et sur support imprimé.

Les sujets de la photographie amateur

Toutes les photographies présentées dans l'exposition ont en commun d'illustrer des proches dans des situations à deux : un jeune homme et sa fiancée, un parent et son enfant, deux amis complices, une grand-mère et son chien, un homme et sa moto, etc. Essayez d'imaginer les conditions de prises de vue des images et les relations que les sujets photographiés peuvent entretenir les uns avec les autres. Si certains clichés semblent n'avoir que peu de secrets, d'autres sont parfois beaucoup plus mystérieux qu'il n'y paraît, surtout certaines images insolites. De la même manière, la relation au fait d'être à deux, centrale dans le choix de ces photographies, est parfois plus subtile à déceler que sur certaines photographies de couples enlacés : l'autre n'est parfois présent sur l'image que par un reflet dans un miroir, ou par une ombre portée sur le sol.



© La trocambulante



© La trocambulante

La photographie posée

En observant attentivement les images exposées, on s'aperçoit que certains sujets se répètent. Au-delà des sujets représentés, même la pose est souvent convenue. Quelle que soit l'origine de ces clichés amateurs, certaines poses sont tellement enracinées dans les pratiques qu'elles sont reproduites presque inconsciemment (photographies de famille, d'anniversaire, de communiant, etc.). Si la photographie de studio telle qu'elle était encore envisagée dans la première moitié du XX^{ème} siècle a disparu, elle a été remplacée par une recherche de naturel, au final tout aussi factice. Alors que la phrase « le petit oiseau va sortir » prévenait de la prise de vue et entraînait une pose travaillée, c'est désormais l'injonction « fais comme si je n'étais pas là » qui a pris sa place. Pourtant, on s'aperçoit que cette envie de faire fi des conventions s'avère finalement tout aussi conventionnelle. Travaillez à partir de photographies de famille, récentes ou non, et repérez les poses et les situations qui reviennent d'une famille à l'autre.

Biographie

La trocambulante est une association à vocation artistique fondée par Valérie Police en 2006. C'est un espace offert à la consultation et à l'emprunt de photographies d'amateurs, dont le fonctionnement se rapproche de celui de la banque d'images. Ses clichés sont régulièrement utilisés dans le cadre d'expositions sur la photographie amateur, ou pour illustrer des publications et des articles de presse.

Éléments bibliographiques

Batchen Geoffrey, « Les Snapshots. L'histoire de l'art et le tournant ethnographique », *Études photographiques*, n° 22, octobre 2008, pp. 4-37

Chéroux Clément, Garat Anne-Marie, Pijaudier-Cabot Joëlle (dir.), *Instants anonymes* (cat. expo.), Strasbourg, éditions du Musée de Strasbourg, 2008

Chéroux Clément, *Une généalogie des formes récréatives en photographie, 1890-1940*, thèse, Université Paris 1 Panthéon- Sorbonne, 2004

Goudinoux Véronique, Weemans Michel (dir.), *Reproductibilité et irréproductibilité de l'œuvre d'art*, Bruxelles, La Lettre volée, 2001

Exposition Scènes rurales au Grand T

Passage Pommeraye

Ouvert du lundi au vendredi de 11h à 18h30 ; le samedi de 11h à 12h30 puis de 14h à 18h. Fermé le dimanche

Le monde rural

L'exposition d'Anne Golaz présente le monde rural suisse à travers trois types de photographies : des cours d'exploitations agricoles, des objets utiles au quotidien pour le travail à la ferme et des paysans en intérieur. Les premiers tirages plantent le décor et nous montrent les lieux de vie et de travail des fermiers. On ne voit personne directement au travail, mais le contenu de leurs activités se devine néanmoins. Même sans voir d'animaux, leur présence est rendue sensible par quelques indices, en particulier la paille ou des éléments de machine à traire.



© Anne Golaz



© Anne Golaz

Une représentation authentique

Depuis plus d'un siècle, l'État suisse a largement communiqué, vis-à-vis des pays étrangers, l'image d'une Suisse rurale rayonnante et joyeuse, aux paysans sains et vigoureux. C'est toujours cette iconographie, détournée avec dérision, qui fut employée il y a quelques années pour valoriser les fromages suisses dans une campagne de presse. À l'inverse, ici, nous sommes loin d'une quelconque représentation idéalisée du monde paysan. Les fermiers, tous âges confondus, sont photographiés dans l'obscurité, abattus, le regard perdu dans le vide. Désabusés, ils semblent prendre conscience de l'affaiblissement progressif de leur activité, puisque environ 2 000 domaines agricoles disparaissent chaque année en Suisse. L'artiste, elle-même issue d'une famille d'agriculteurs, photographie de l'intérieur ce monde en péril. L'une des cours de ferme est d'ailleurs celle de ses parents et elle continue encore à les aider dans leurs travaux agricoles.

Des outils dé-contextualisés

La série de clichés d'objets montre des outils utiles au quotidien dans les travaux à la ferme. Il s'agit de vêtements, d'un doseur pour la nourriture des bêtes, d'éléments de machine à traire, d'une cloche pour les vaches, etc. Tous ces éléments sont présentés de manière brute, un à un, sur un fond noir indistinct. Photographiés sans émotion, ils apparaissent presque comme un relevé scientifique ou comme une collection d'ustensiles. À quoi servent chacun de ces objets ? Les retrouve-t-on sur certaines autres images de cours ou d'intérieurs de ferme ?

La référence picturale

Bien que les photographies soient réellement prises dans des fermes, elles n'ont rien de spontané et sont savamment mises en scène. Observez les compositions soignées, les poses travaillées des personnages et le travail du clair-obscur. Analysez également le rôle de la lumière pour mettre en avant le centre de l'image. Comment la théâtralité des images fait-elle directement référence à l'esthétique de la peinture ?

Biographie

Anne Golaz est née en Suisse en 1983. Elle a suivi les cours de l'Ecole d'arts appliqués de Vevey, en Suisse, de 2006 à 2008. Elle vient de remporter la bourse de l'Enquête Photographique Fribourgeoise avec une nouvelle série sur la chasse.

Éléments bibliographiques

Golaz Anne, « Scènes rurales à la galerie Dix9 », Photos nouvelles, n° 54, novembre-décembre 2008, pp. 27-29

Exposition Les Ouvrières de l'Aigle et Les Dentellières d'Alençon à la galerie de l'Erban (École régionale des beaux-arts de Nantes)

Place Dulcie September

Ouvert tous les jours de 14h à 19h

Des femmes au travail

Olivia Gay a essentiellement photographié le monde du travail, en particulier le travail féminin. Dans les deux séries présentées à l'Erban, elle s'est intéressée aux ouvrières d'une usine à l'Aigle, dans l'Orne, ainsi qu'aux dentellières de l'Atelier national du Point d'Alençon. Ces deux suites d'images ont en commun de ne mettre en scène que des femmes, en train de produire des boîtes en carton ou de la dentelle, dans une absence totale de personnages masculins. Si l'usine comme bâtiment désaffecté est souvent prisé des photographes, l'envisager comme lieu de vie est plus rare. Même dans la presse, les usines sont rarement montrées en fonctionnement, mais plutôt lors de grèves ou de fermetures, avec leurs ouvriers installés devant les grilles. Ici, c'est bien le travail et l'organisation de ces femmes en activité qui est montré. La photographie devient un arrêt sur image sur le rythme cadencé de la production.



© Olivia Gay



© Olivia Gay

Le particularité du travail des femmes et le savoir-faire

On peut s'interroger sur la présence sans partage de ces femmes, sur les photographies et sur leur lieu de travail. Quelle est la particularité de leur travail, qui exige la présence de femmes plutôt que d'hommes, alors que la notion de travail est bien souvent rattachée à celle de l'ouvrier, toujours au masculin ? Dans le premier cas, les ouvrières produisent des emballages en carton destinés à des produits de luxe. Dans le second, les femmes brodent patiemment de la dentelle. Ce qui relie ces deux séries de clichés, c'est le sens du détail et la délicatesse des mains féminines, mieux à même de façonner ces objets de qualité. A ce titre, les mains, autant que la position des corps, sont travaillées par l'artiste afin d'être correctement mises en valeur. Certains tirages des dentellières montrent uniquement des

gros plans de leurs mains au travail. La photographe met ainsi l'accent sur la broderie délicate de la dentelle d'Alençon, que ces huit dentellières, réunies au sein de l'Atelier national du Point d'Alençon, sont les seules à savoir encore maîtriser.

La mise en série

De la même manière que le travail en usine ou artisanal peut être répétitif, les images montrées se ressemblent et sont mises en série. Depuis quelques années, la série est devenue la forme quasi obligatoire des travaux photographiques contemporains, les artistes n'envisageant plus d'exposer ou de publier leurs images de manière indépendante, mais plutôt selon une suite patiemment réfléchie. Ici, la présentation de plusieurs images d'un même thème permet de répéter certaines postures ou couleurs, qui se reproduisent d'une image à l'autre. Le rouge du carton ou le bleu des blouses de travail rythment les images et aident le regard du spectateur à circuler d'une image à l'autre. Étudiez le rôle de la couleur dans les photographies d'Olivia Gay, qui alternent teintes sombres et teintes vives.

Biographie

Née en 1973 à Boulogne-Billancourt, Olivia Gay vit et travaille en Basse-Normandie. Elle s'est tout particulièrement intéressée aux femmes et à leur place dans le monde du travail, à travers ses séries sur les ouvrières, les dentellières, les modèles vivants, les caissières, les prostituées, etc. Elle a notamment exposé en 2009 à la Pinacothèque de Sao Paulo dans le cadre de l'année de la France au Brésil.

Éléments bibliographiques

Gay Olivia, « Ouvrières », Photos nouvelles, n° 53, septembre-octobre 2008, pp.22-28

Krémer Pascale, « A Alençon la dentelle ne tient qu'à un fil », Le Monde 2, 31 mai 2008, pp. 46-47

Exposition Les Troupes de la Défense au Temple du goût
10, rue Kervéguan
Ouvert tous les jours de 14h à 19h

Des individus dépersonnalisés

Les clichés de Vincent Debanne représentent des employés de bureau se rendant ou quittant leur travail dans le quartier de la Défense, à Paris. Tous sont en costumes de couleurs sombres, généralement du noir, qui, par leur répétition, ressemblent à un uniforme. La seule différence vestimentaire vient du sac que chacun porte, allant du sac à dos à l'attaché-case, en passant par le sac à main ou la petite mallette. Aucun visage n'est réellement identifiable, car chaque personne est photographiée de profil ou bien de dos. Quand les individus se suivent, leurs positions sont tellement similaires qu'elles les font ressembler à des clones. Cette uniformité des silhouettes vient directement faire écho à celle de l'architecture qui les entoure.

Le non-lieu

Le terme de « non-lieu » a été créé par Marc Augé en 1992 afin de désigner un espace interchangeable, dans lequel les hommes passent sans chercher à se l'approprier. Cette expression recouvre des lieux tels que les autoroutes, les halls d'aéroport, les supermarchés ou les zones piétonnes entre les immeubles. Ce thème du non-lieu est récurrent dans la photographie contemporaine, depuis les années 1990. Pourquoi les artistes s'intéressent-ils autant à ces architectures anonymes ? Que cherchent-ils à dénoncer ?

Un monde terne

Les images de Vincent Debanne sont très sombres et n'emploient que des couleurs froides et ternes. Le gris du béton se mêle à celui du ciel et au noir des vêtements des employés. Seules quelques touches de vert viennent apporter un peu de couleur, grâce à la présence de gazon ou de feuillage d'arbres. Pourquoi l'artiste a-t-il fait le choix d'une palette de couleurs aussi austères ? Dans ces photographies, faites le lien entre personnages dés-humanisés, non-lieu et utilisation systématique de non-couleurs (gris et noir).

VINCENT DEBANNE



© Vincent Debanne



© Vincent Debanne



© Vincent Debanne



© Vincent Debanne

Biographie

Né en 1972, Vincent Debanne est sorti diplômé de l'Ecole Nationale de la Photographie d'Arles en 1999. Il a notamment obtenu le Prix Voix Off du festival d'Arles en 2004 pour sa série Strategic Places.

Éléments bibliographiques

Augé Marc, Non-lieux : introduction à une anthropologie de la surmodernité, Paris, Le Seuil, 1992

Di Felice Paul, Stiwer Pierre (dir.), Paysages. Lieux et non-lieux : le paysage dans la photographie européenne contemporaine (cat. expo.), Luxembourg, Café crème, 1995

Exposition We're All Gonna Die au lieu unique
2, rue de la biscuiterie
Ouvert tous les jours de 15h à 20h



© Simon Høgsberg

Une absence de contexte

L'œuvre de Simon Høgsberg intitulée *We're All Gonna Die – 100 Meters of Existence* est une longue image de 100 mètres de long pour 78 centimètres de haut. Réalisée en été 2007 sur une période de vingt jours, elle représente des passants pris au hasard dans la rue, qui traversent un pont ferroviaire enjambant la Warschauer Strasse à Berlin. L'artiste a patiemment assemblé les photographies qu'il a pu recueillir pendant ses prises de vue, afin d'obtenir une seule et longue frise. Les personnages évoluent dans un espace quasiment vide. De-ci de-là apparaissent quelques immeubles flous dans le lointain ou des grues de construction qui viennent rythmer un ciel uniformément blanc. Ce décor, qu'on devine être une rue grâce aux activités des passants et par la présence de vélos, pourrait être potentiellement partout et nulle part à la fois.

Des passants pris au hasard

Les personnages photographiés effectuent des activités variées, mais néanmoins prévisibles : ils marchent, font du vélo, mangent, téléphonent, réfléchissent, etc. Leurs activités ne sont pas uniquement solitaires, puisqu'ils rient parfois ensemble, se tiennent par la main, s'embrassent, ou regardent dans la même direction le passage d'un avion. Toujours naturels, ils sont en revanche peu nombreux à regarder l'objectif et à s'être rendu compte qu'ils étaient photographiés. Étudiez et commentez les différentes postures représentées. Regardez si certaines activités reviennent ou non le long de la frise.

Le marcheur et la rue

Les passants sont alternativement de dos ou de face, créant un rythme binaire qui rappelle celui de la marche. La marche en ville et la confrontation avec des anonymes pris au hasard sont un thème récurrent de l'art contemporain, depuis Vito Acconci ou Sophie Calle. Elles sont aussi au cœur du travail de Simon Høgsberg. Dans ses précédents projets, il restait déjà de longues journées à attendre ou à déambuler à la recherche de piétons à saisir :



© Simon Høgsberg

dans la série *Private and Public*, il avait régulièrement photographié pendant un an des personnes traversant le même carrefour londonien ; pour *Faces of New York*, il avait interpellé des passants dont l'aspect l'intriguait en leur demandant ce qu'ils pensaient de leur propre visage ; enfin, dans la série *The Thought Project*, il avait arrêté environ 150 personnes aléatoirement dans les rues de New York et de Copenhague en les invitant à confier ce qu'ils avaient en tête avant qu'il ne les abordât. Comment l'artiste reproduit-il la sensation de la marche dans cette exposition ?

L'image projetée

À l'origine, cette image devait prendre la forme d'un tirage monumental. Pour des questions de facilité de production, l'image a été adaptée à la projection et se présente comme une grande image panoramique montée en boucle, modifiant par la même occasion ses modes de réception. Si l'image avait été tirée sur papier ou sur bâche comme il était initialement prévu, sa mise en espace aurait pu reproduire l'idée de distance à parcourir pour le spectateur, étant donné que celui-ci aurait dû avancer physiquement pour appréhender l'œuvre dans son intégralité. Par le recours à l'image projetée, ce n'est pas seulement le mode de visualisation de la photographie qui est bouleversé, mais aussi la position du spectateur. Il n'est plus maître de ses déplacements et se retrouve dans une position d'attente, patientant face à l'image qui progresse jusqu'à lui. Le spectateur n'est pas dans l'état du piéton qui croiserait les sujets photographiés, mais il reproduit l'expérience de l'artiste, qui attend calmement que les passants viennent à lui.

Biographie

Simon Høgsberg est né en 1976 à Aarhus, au Danemark. Il est sorti diplômé de la School of Media de Londres en 2001 et travaille aujourd'hui comme photographe freelance à Copenhague.

Éléments bibliographiques

Davila Thierry, *Marcher, créer. Déplacements, flâneries, dérives dans l'art du XX^{ème} siècle*, Paris, éditions du regard, 2002

Fréruchet Maurice, Davila Thierry (dir.), *Un siècle d'arpenteurs. Les figures de la marche (cat. expo.)*, Paris, RMN, 2000

Exposition Habiter à l'Atelier
1, rue de Chateaubriand
Ouvert tous les jours de 13h à 19h

Une multiplication des images

L'exposition Habiter de Laurent Malone consiste en une projection d'une centaine d'images. Ces photographies, pour la plupart prises à Marseille, alternent entre des sols en béton, des déchets sur le sol, des cartons d'emballage abandonnés ou des cabanes de fortune construites par des sans abris. Rien ne semble lier clairement ces images entre elles : aucun élément n'indique que les clichés aient été pris au même endroit à la même période, ou au contraire qu'il s'agisse d'une progression dans la ville, le photographe prenant ses clichés au fur et à mesure de ses déambulations. Alors qu'aucune structure narrative ne se détache, comment ses images parviennent-elles néanmoins à créer un récit ?

Plantes pionnières, résistances à la ville

Les premières images montrent des sols de béton brut, en extérieur. Avec le défilement des photographies apparaissent des failles dans ce béton, puis des herbes poussant dans les interstices ménagés entre les différentes plaques de béton. Ces végétaux, appelés « plantes pionnières », sont le premier stade de colonisation d'un nouveau terrain par la nature. Les graines germent dans ces creux du béton et forment la base d'une future végétation. Cette opposition entre nature et béton permet également à l'artiste de figurer un symbole de la résistance. Quel parallèle peut-être fait entre ces séries de clichés de plantes pionnières et les images qui leur succèdent ?

Traces de vie humaine

Après les plantes, ce sont des déchets qui apparaissent sur le sol : vieux journaux, disques vinyles, matelas, vieux vêtements, bouteilles vides, cartons, etc. Sur certains tirages, l'abondance de ces détritiques transforme la rue en décharge publique. Mais plus les photographies défilent, plus ces objets jetés semblent plutôt rangés et organisés contre les murs. Et si ces objets abandonnés ne l'étaient pas, et ne seraient que laissés là en attendant ? A bien observer, on s'aperçoit que les déchets sont patiemment assemblés, cartons et matelas servant à la construction d'habitats précaires. Le photographe ne nous présente que des traces de présence, voire seulement de passage, dans une absence totale de figure humaine qui pourrait nous permettre de confirmer cette hypothèse. Se pose alors la question de la sédentarité, des sans abris, et de la résistance de certaines personnes luttant pour survivre en pleine ville, cachés ou volontairement ignorés par le reste de la population.



© Laurent Malone



© Laurent Malone



© Laurent Malone



© Laurent Malone

Biographie

Né à Lyon en 1948, Laurent Malone vit et travaille à Marseille. Il a publié une partie des images de son ensemble photographique dans les ouvrages Habiter Marseille et Habiter Paris en 2007.

Éléments bibliographiques

Malone Laurent, Habiter Marseille. novembre 2004 – juillet 2007, 3 volumes, Marseille, Lmx, 2007

Malone Laurent, Habiter Paris. 1 janvier 2007 9h-11h, Marseille, Lmx, 2007

Exposition Esclavage domestique au lieu unique
2, rue de la biscuiterie
Ouvert tous les jours de 15h à 20h

L'esclavage moderne au quotidien

La série Esclavage domestique de Raphaël Dallaporta a été réalisée sur les lieux où de jeunes femmes ont été enfermées et contraintes à travailler, sans salaire et parfois sans nourriture pendant des mois entiers. Généralement, elles s'occupaient des enfants et de tenir la maison, sans aucun contact avec l'extérieur. Tous les clichés ont été pris aux adresses où le Comité contre l'esclavage moderne (CEM) a aidé des femmes à quitter ces conditions de vie inhumaines. Chaque photographie est accompagnée d'un texte rédigé par la journaliste Ondine Millot, qui reprend les témoignages recueillis auprès des personnes retenues en esclavage.

Le rapport du texte à l'image

Le texte et l'image se lient dans un rapport de complémentarité. La photographie n'est pas seulement ici pour illustrer, ou mettre en image, les phrases écrites, bien au contraire. Alors que les textes sont souvent très durs, les clichés ne représentent que des maisons ou des logements banals. L'artiste ne nous montre pas les femmes battues, ni leurs tortionnaires, ou même les placards dans lesquels elles ont vécu. Nous ne voyons que des façades d'habitations, sans en savoir plus. Même les prises de vues sont frontales, avec une certaine distance, comme si le photographe s'engageait à minima. Quelles conséquences cela a-t-il sur la réception des images et des textes ? Expliquez les raisons du décalage manifeste entre texte et image ?

Des habitats variés

Les lieux photographiés représentent des façades d'immeubles haussmanniens, de petits immeubles, des pavillons de banlieue ou des tours HLM. Que nous apprennent ces différences architecturales ? De quels milieux sociaux sont-elles chacune le symbole ? Par conséquent, peut-on affirmer que la question de l'esclavage moderne est le fait d'une partie seulement de la population ou bien qu'elle est beaucoup plus diffuse ?

La patronne avait donné une liste de mots: « oui, merci, bonjour et au revoir. » C'était les seuls qu'Aina, 18 ans, avait le droit de prononcer. La journée commençait à 6 heures: préparer le petit déjeuner pour les deux enfants de la famille, puis repassage, aspirateur, lessive, vaisselle, jardinage, cuisine... Jusqu'à minuit. Aina mangeait dans une assiette « à part » les restes du repas de la famille. Elle dormait sur le carrelage de la salle de bains.

Aina avait quitté Tananarive, capitale de Madagascar, sur une promesse: « un travail, de l'argent pour envoyer à ma famille, la possibilité de poursuivre mes études. » Prisonnière pendant deux ans, agressée, menacée, elle n'a touché aucun salaire.

Une voisine a finalement remarqué dans le jardin cette « jeune fille maigre qui ne parlait pas ». Elle lui a donné de la crème pour soigner ses mains déformées par les crevasses. Elle a appelé le CCEM. Aujourd'hui, Aina est aide-soignante en région parisienne. Ses « employeurs » ont été condamnés à six mois de prison avec sursis, et 4500 euros d'amende.



© Raphaël Dallaporta

Biographie

Raphaël Dallaporta est né en 1980. Diplômé de l'école des Gobelins, il a participé aux Rencontres de la Photographie d'Arles en 2004 avec sa série Antipersonnel, puis en 2006 avec Esclavage domestique. Ses oeuvres sont présentes dans plusieurs collections publiques, dont le FNAC (Fonds National d'Art Contemporain) et la Maison Européenne de la Photographie. Il vit et travaille à Paris.

Éléments bibliographiques

Dallaporta Raphaël, « Domestic Slavery », Foam magazine, n° 10, printemps 2007

Dallaporta Raphaël, Esclavage domestique, Trézélan, Filigranes, 2006

Guillot Claire, «Les Façades modernes de l'esclavage domestique», Le Monde, 31 août 2006

